L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, 73 RUE DE CHARTRES
NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI MATIN, 9 MARS.

FEUILLETON.

L'HOMME SANS NOM.

PAR
F. DU BOISGOBEY.

XXV.

LE TRAIN DU DIABLE.

Ce récit émut visiblement le magistrat. Il écoutait avec la plus scrupuleuse attention, et il n'interrompit que pour demander des renseignements sur Forligne et sur la famille de Diego.

Quand Robert arriva aux derniers jours passés avec son père, et à ce fatal voyage pendant lequel Disney avait été assassiné, les questions devinrent plus précises.

Il pria le jeune homme de lui expliquer, sans omettre la plus légère circonstance, l'emploi de son temps depuis son départ de la Bastide.

C'était facile.

Robert avait employé la première journée à Marseille dans les bureaux de MM. Garcia et Cresser, banquiers.

Le soir, il avait dîné chez eux avec Diego.

La journée du lendemain s'était passée dans la ville de Saint-Tropez et la nuit suivante, cette nuit sinistre pendant laquelle on égorgeait Disney, les deux beaux frères avaient dormi tranquillement dans l'auberge de Cogolin.

Les Foux et les forcats mangèrent à Robert à la fin de son récit et le juge respecta sa douleur.

La dernière question du magistrat fut pour demander quel motif les avait décidés à s'arrêter à quelques lieues de la bastide au lieu de poursuivre leur route le soir même.

Robert n'eut pas de peine à expliquer qu'à minuit il n'avait pas pu trouver de voiture dans une bourgade où les moyens de transport sont rares.

Après cette longue épreuve, brisé de fatigue et de douleur, il alla rejoindre Ellen qui l'attendait.

Elle ne pleurait plus et son visage profondément ému portait les traces d'une lutte intérieure.

Elle vint à son mari et lui serra la main pendant quelque temps.

—Il faut vivre, Robert, vivre pour ma sœur, pour Mary qui maintenant n'a plus que nous au monde.

Sa voix était calme, mais ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire et Robert lut dans ses traits une résolution énergique qui le frappa d'étonnement.

—Pour lui, pour d'être en état d'agir en même de temps, il cédablientôt à l'accablement qui sont toujours les grandes douleurs.

Une fièvre violente succéda à cette période d'abattement et il dut à cette crise d'être exempté de l'épreuve douloureuse que subirent les autres habitants de la bastide.

La justice poursuivait son œuvre avec ses formes lentes et minutieuses.

John Slough, qui partageait avec Ellen le soin d'veiller Robert, lui apprit les détails du crime et la marche que suivait l'instruction.

C'était un sombre mystère.

Il avait vu le premier son maître assassiné.

Tout le monde dormait encore à la bastide quand, vers six heures du matin, il était venu réveiller Disney.

La clef était sur la porte, comme d'habitude.

Après avoir frappé sans recevoir de réponse, John Slough était entré et avait rendu d'horreur.

Le vieux marin avait gardé pourtant assez de sang-froid pour épargner ce spectacle à Ellen et à Mary.

Il avait chargé Fatal lever les deux servantes et les avait envoyées prévenir ses camarades, puis chercher le juge de paix et les gendarmes.

Il avait ensuite le courage d'apprendre l'affreuse nouvelle aux filles de son maître.

Quand Robert et Diego étaient arrivés, la justice avait déjà en le temps de procéder aux premières constatations.

Thomas Disney avait été tué pendant son sommeil d'un seul coup de poignard qui avait atteint le cœur.

L'assassin était ouvrir la porte sans bruit, s'approcher doucement du lit, frapper d'une main sûre, ouvrir le secrétaire avec la clef placée sur la table de nuit et s'enfuir avec l'or.

Le meurtre et le vol avaient dû être consommés quelques minutes.

On pouvait soupçonner de cette rapidité et de cette sûreté d'exécution que l'assassin connaissait la chambre et les habitudes de la victime.

En effet, il de paraissait pas qu'il se fût servi de lumière.

Il lui avait donc fallu, à la clarté douteuse de la lune, qui était alors à son dernier quartier, choisir dans un trousseau de clefs celle du secrétaire, puis ouvrir et fouiller les tiroirs.

Disney avait dû mourir sans pousser un cri; aucune des servantes, qui était restée éveillée une grande partie de la nuit, déclara n'avoir rien entendu.

L'instrument du meurtre n'avait pas été retrouvé, mais, d'après la forme de la blessure, l'assassin avait dû se servir d'un couteau à lame très aiguë et très étroite.

Slough, qui l'aimait pas beaucoup les Français, n'avait de cesse répéter que le meurtrier devait être du pays, qu'il fallait connaître parfaitement les chemins pour arriver à la bastide en pleine nuit, et disparaître aussi rapidement.

Il ne voulait, non sans raison, que ce fût un étranger qui eût pu mettre en pièce la cité qui fréquentait servant de retraite aux forçats évadés de Toulon, et que d'ailleurs les paysans à demi sauvages de ces parages fussent bien capables d'avoir tenté de s'approprier par le crime le trésor qu'ils croyaient caché chez Disney.

Il soutenait qu'on eût osé soupçonner ses camarades, dont il répondait comme de lui-même.

Tous les ouvriers avaient dû se soumettre à une visite minutieuse de leurs effets et de leurs personnes, et les formes de la justice française s'exécutaient le brave marin.

Son indignation ne connut plus de mesures quand il sut qu'on avait ouvert une enquête dans laquelle il était évident de s'assurer que le retour du voyage à Marseille était exact.

Diego avait été longuement interrogé et on avait entendu aussi le maître et les domestiques de l'auberge de Cogolin.

Robert ne pouvait se dissimuler que l'idée d'imputer le crime à lui et à son beau-frère était venue aux magistrats, mais il apprit en même temps que tous les témoins sérieux avaient déposé pour déclarer que Diego et lui avaient couché à minuit passé et que le lendemain à sept heures ils étaient encore au lit.

Un bonne de Cogolin à la bastide, il y avait plus de sept lieues et le simple bon sens démontrait l'impossibilité matérielle d'aller et de revenir à pied en six heures.

Il n'y avait dans tout le pays qu'une seule voiture disponible, celle qui les avait conduits le matin.

Pour que l'un des voyageurs fût coupable, il aurait fallu qu'il eût des ailes.

Robert était même parvenu à s'expliquer les soupçons dont le frappait le juge d'instruction, et le crime avait un autre motif que le vol. Diego et lui étaient les seuls héritiers de la mort du pauvre Tom.

Disney était riche, son énigme fortune d'après ce qu'en avait pu recueillir tout entière à ses filles et en pouvait supposer que le deuil jeune plus vite avait arrêté le bras du gendre coupable.

Robert s'efforçait d'ailleurs de rassurer le juge de paix, ses questions sur le passé, les allusions à l'existence d'un testament qui aurait déposé.

D'un autre côté, le digne magistrat lui avait témoigné trop d'égards et trop de sympathie, il était impossible qu'il le soupçonnât sérieusement.

Était ce bien Diego qu'il accusait?

Cette pensée revolta Robert, car si la conduite du beau-frère lui avait souvent paru étrange, jamais il n'avait entendu des paroles aussi sinistres que celles qu'il avait prononcées au moment du sinistre souper.

Il apprit d'ailleurs par Slough que le domicile de Diego était si vive qu'après avoir été interrogé, il s'était renfermé dans sa chambre et refusait même les consolations de sa femme.

Le troisième jour, la justice eut terminé son œuvre et il fut permis aux enfants de Disney de faire les funérailles de leur père.

Malgré son état de souffrance, Robert voulut conduire le deuil.

Il le fallait d'ailleurs, car Diego s'en tour était tombé malade, et, derrière le cercueil de Thomas Disney, Robert devait se trouver seul de tous les enfants qu'il avait aimés.

Ce fut une touchante cérémonie.

Le cimetière où le vieux marin allait reposer pour toujours était éloigné de plus d'une lieue de la bastide.

Ses fidèles plongeurs se relayèrent pour le porter sur leurs épaules et toute la population du voisinage suivit pieusement le convoi.

Le vieux juge de paix marchait à côté de Robert et quand le dernier adieu fut dit à Disney au bord de la fosse béante, ce fut lui qui reçut le malheureux jeune homme dans ses bras et qui le ramena près d'Ellen.

La courageuse femme n'avait pas pu accompagner le funèbre cortège; l'usage anglais s'y oppose, mais elle n'avait voulu céder à personne les soins de la dernière heure et ses mains seules avaient touché pour l'ensevelir le corps sanglant de son mari.

Elle ramena son mari par son énergie et le pouvoir Robert puisa dans son regard le courage qui lui devait le magistrat qu'il n'avait pas revu depuis la terrible matinée du crime.

L'excellent homme secoua tristement la tête et lui dit que rien n'était encore venu éclaircir le terrible mystère.

L'affaire du reste n'était plus entre ses mains.

Le juge d'instruction avait entendu des nombreux témoins, mais personne n'avait pu fournir le moindre renseignement utile.

Personne n'avait rien vu, rien entendu dans cette nuit fatale, personne, à l'exception pourtant d'un vieux berger qui gardait ses chèvres à deux lieues de la bastide dans un endroit où le chemin qui va rejoindre la grande route de Marseille passe entre deux escarpements de rochers.

Sur la hauteur bosée où il était couché, cet homme prétendit avoir été réveillé par un bruit qui ressemblait au roulement d'une voiture, mais qui lui avait paru moins fort, plus léger, comme il disait.

Il avait alors regardé sur la route et il avait vu un objet dont il n'avait pu s'expliquer la nature.

C'était, disait-il, moitié roue, moitié lanterne, et cela marchait aussi vite qu'un bon follet.

Cette étrange apparition l'avait tellement effrayé qu'il avait fermé les yeux, convaincu que le diable qui prouvait courir les champs au milieu de la nuit en pareil équipage.

Une heure après, le bruit avait recommencé, et le même train fantastique avait passé au-dessous de lui, mais en sens inverse.

Le première fête, Pasmans, et tentéfois c'était un homme, marchait vers la mer; la seconde fois, il revenait en lui tournant le dos.

Quelque bizarre qu'il fût, ce témoignage avait paru mériter attention, et le berger avait été interrogé à plusieurs reprises, mais on n'en tirait rien de plus précis.

Cet homme, d'ailleurs passait pour avoir la tête un peu dérangée. Il se donnait dans le pays pour sorcier, et racontait volontiers des histoires de revenants.

On se défiait de sa véracité, et comme personne ne vint confirmer sa singulière déposition, on finit par le renvoyer après l'avoir vigoureusement sermonné pour son absurde vanité.

Le juge de paix semblait disposé à croire qu'on avait en tort de ne pas attacher plus d'importance à cette histoire, finale il se défiait de lui-même et d'ailleurs les supplications de Robert qui avait un fond de cette affaire mystérieuse qu'un crime vulgaire inspiré par la cupidité.

C'était bien là, en effet, l'explication la plus naturelle, Robert finit par l'adopter.

Il fut d'ailleurs bientôt distrait par les soins multiples qui lui incombaient.

La mort de Thomas Disney mettait ses deux filles en possession d'une fortune considérable, et Robert, pour la première fois de sa vie, se trouvait en présence des soucis et des embarras que l'argent amène toujours avec lui.

La plus forte partie de cette fortune se trouvait immédiatement disponible puisqu'elle consistait en valeurs déposées chez les banquiers de Marseille.

De ce côté, il suffisait de remplir quelques formalités au consulat d'Angleterre, mais il fallait penser aussi aux propriétés que Disney laissait à Whitestable.

Il importait en même temps d'achever les opérations du sauvetage, car la cargaison du Texas représentait encore une valeur considérable.

Dès la première conversation que Robert eut à ce sujet avec Diego, il comprit que son beau-frère désirait quitter la bastide le plus tôt possible.

Il éprouvait, lui, un sentiment tout opposé. Un charme triste l'attachait à cette maison où il venait de souffrir si cruellement.

Il lui semblait presque impie d'abandonner si vite ce coin de terre où la pauvre vieux Tom allait reposer seul, loin de tous ceux qu'il avait aimés.

Ellen partageait ses impressions et il fut convenu qu'ils resteraient à la bastide jusqu'à l'achèvement des travaux, pendant que Diego se rendrait en Angleterre pour y régler les intérêts de la succession.

Mary, qui n'avait jamais d'autre volonté que celle de son époux, consentit à rester avec sa sœur.

Avant de se séparer, tous les habitants de la bastide durent se rendre encore à Marseille pour y régulariser leur situation avec la maison de banque.

Dès que les formalités indispensables furent terminées, Diego partit et Robert revint à la bastide avec Ellen et Mary.

La solitude convient aux grandes douleurs et ils envisageaient sans effroi les mois qu'ils allaient passer dans cette contrée sauvage.

Ils avaient besoin de se recueillir avant de rentrer dans la vie des villes.

Sa vie était finie, mais ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire et Robert lut dans ses traits une résolution énergique qui le frappa d'étonnement.

—Pour lui, pour d'être en état d'agir en même de temps, il cédablientôt à l'accablement qui sont toujours les grandes douleurs.

Une fièvre violente succéda à cette période d'abattement et il dut à cette crise d'être exempté de l'épreuve douloureuse que subirent les autres habitants de la bastide.

La justice poursuivait son œuvre avec ses formes lentes et minutieuses.

John Slough, qui partageait avec Ellen le soin d'veiller Robert, lui apprit les détails du crime et la marche que suivait l'instruction.

C'était un sombre mystère.

Il avait vu le premier son maître assassiné.

Tout le monde dormait encore à la bastide quand, vers six heures du matin, il était venu réveiller Disney.

La clef était sur la porte, comme d'habitude.

Après avoir frappé sans recevoir de réponse, John Slough était entré et avait reculé d'horreur.

Le vieux marin avait gardé pourtant assez de sang-froid pour épargner ce spectacle à Ellen et à Mary.

Il avait chargé Fatal lever les deux servantes et les avait envoyées prévenir ses camarades, puis chercher le juge de paix et les gendarmes.

Il avait ensuite le courage d'apprendre l'affreuse nouvelle aux filles de son maître.

Quand Robert et Diego étaient arrivés, la justice avait déjà en le temps de procéder aux premières constatations.

Thomas Disney avait été tué pendant son sommeil d'un seul coup de poignard qui avait atteint le cœur.

L'assassin était ouvrir la porte sans bruit, s'approcher doucement du lit, frapper d'une main sûre, ouvrir le secrétaire avec la clef placée sur la table de nuit et s'enfuir avec l'or.

Le meurtre et le vol avaient dû être consommés quelques minutes.

On pouvait soupçonner de cette rapidité et de cette sûreté d'exécution que l'assassin connaissait la chambre et les habitudes de la victime.

En effet, il de paraissait pas qu'il se fût servi de lumière.

Il lui avait donc fallu, à la clarté douteuse de la lune, qui était alors à son dernier quartier, choisir dans un trousseau de clefs celle du secrétaire, puis ouvrir et fouiller les tiroirs.

Disney avait dû mourir sans pousser un cri; aucune des servantes, qui était restée éveillée une grande partie de la nuit, déclara n'avoir rien entendu.

L'instrument du meurtre n'avait pas été retrouvé, mais, d'après la forme de la blessure, l'assassin avait dû se servir d'un couteau à lame très aiguë et très étroite.

Slough, qui l'aimait pas beaucoup les Français, n'avait de cesse répéter que le meurtrier devait être du pays, qu'il fallait connaître parfaitement les chemins pour arriver à la bastide en pleine nuit, et disparaître aussi rapidement.

Il ne voulait, non sans raison, que ce fût un étranger qui eût pu mettre en pièce la cité qui fréquentait servant de retraite aux forçats évadés de Toulon, et que d'ailleurs les paysans à demi sauvages de ces parages fussent bien capables d'avoir tenté de s'approprier par le crime le trésor qu'ils croyaient caché chez Disney.

Il soutenait qu'on eût osé soupçonner ses camarades, dont il répondait comme de lui-même.

Tous les ouvriers avaient dû se soumettre à une visite minutieuse de leurs effets et de leurs personnes, et les formes de la justice française s'exécutaient le brave marin.

Son indignation ne connut plus de mesures quand il sut qu'on avait ouvert une enquête dans laquelle il était évident de s'assurer que le retour du voyage à Marseille était exact.

Diego avait été longuement interrogé et on avait entendu aussi le maître et les domestiques de l'auberge de Cogolin.

Robert ne pouvait se dissimuler que l'idée d'imputer le crime à lui et à son beau-frère était venue aux magistrats, mais il apprit en même temps que tous les témoins sérieux avaient déposé pour déclarer que Diego et lui avaient couché à minuit passé et que le lendemain à sept heures ils étaient encore au lit.

Un bonne de Cogolin à la bastide, il y avait plus de sept lieues et le simple bon sens démontrait l'impossibilité matérielle d'aller et de revenir à pied en six heures.

Il n'y avait dans tout le pays qu'une seule voiture disponible, celle qui les avait conduits le matin.

Pour que l'un des voyageurs fût coupable, il aurait fallu qu'il eût des ailes.

Robert était même parvenu à s'expliquer les soupçons dont le frappait le juge d'instruction, et le crime avait un autre motif que le vol. Diego et lui étaient les seuls héritiers de la mort du pauvre Tom.

Disney était riche, son énigme fortune d'après ce qu'en avait pu recueillir tout entière à ses filles et en pouvait supposer que le deuil jeune plus vite avait arrêté le bras du gendre coupable.

Robert s'efforçait d'ailleurs de rassurer le juge de paix, ses questions sur le passé, les allusions à l'existence d'un testament qui aurait déposé.

D'un autre côté, le digne magistrat lui avait témoigné trop d'égards et trop de sympathie, il était impossible qu'il le soupçonnât sérieusement.

Était ce bien Diego qu'il accusait?

Cette pensée revolta Robert, car si la conduite du beau-frère lui avait souvent paru étrange, jamais il n'avait entendu des paroles aussi sinistres que celles qu'il avait prononcées au moment du sinistre souper.

Il apprit d'ailleurs par Slough que le domicile de Diego était si vive qu'après avoir été interrogé, il s'était renfermé dans sa chambre et refusait même les consolations de sa femme.

Le troisième jour, la justice eut terminé son œuvre et il fut permis aux enfants de Disney de faire les funérailles de leur père.

Malgré son état de souffrance, Robert voulut conduire le deuil.

Il le fallait d'ailleurs, car Diego s'en tour était tombé malade, et, derrière le cercueil de Thomas Disney, Robert devait se trouver seul de tous les enfants qu'il avait aimés.

Ce fut une touchante cérémonie.

Le cimetière où le vieux marin allait reposer pour toujours était éloigné de plus d'une lieue de la bastide.

Ses fidèles plongeurs se relayèrent pour le porter sur leurs épaules et toute la population du voisinage suivit pieusement le convoi.

Le vieux juge de paix marchait à côté de Robert et quand le dernier adieu fut dit à Disney au bord de la fosse béante, ce fut lui qui reçut le malheureux jeune homme dans ses bras et qui le ramena près d'Ellen.

La courageuse femme n'avait pas pu accompagner le funèbre cortège; l'usage anglais s'y oppose, mais elle n'avait voulu céder à personne les soins de la dernière heure et ses mains seules avaient touché pour l'ensevelir le corps sanglant de son mari.

Elle ramena son mari par son énergie et le pouvoir Robert puisa dans son regard le courage qui lui devait le magistrat qu'il n'avait pas revu depuis la terrible matinée du crime.

L'excellent homme secoua tristement la tête et lui dit que rien n'était encore venu éclaircir le terrible mystère.

L'affaire du reste n'était plus entre ses mains.

Le juge d'instruction avait entendu des nombreux témoins, mais personne n'avait pu fournir le moindre renseignement utile.

Personne n'avait rien vu, rien entendu dans cette nuit fatale, personne, à l'exception pourtant d'un vieux berger qui gardait ses chèvres à deux lieues de la bastide dans un endroit où le chemin qui va rejoindre la grande route de Marseille passe entre deux escarpements de rochers.

Sur la hauteur bosée où il était couché, cet homme prétendit avoir été réveillé par un bruit qui ressemblait au roulement d'une voiture, mais qui lui avait paru moins fort, plus léger, comme il disait.

Il avait alors regardé sur la route et il avait vu un objet dont il n'avait pu s'expliquer la nature.

C'était, disait-il, moitié roue, moitié lanterne, et cela marchait aussi vite qu'un bon follet.

Cette étrange apparition l'avait tellement effrayé qu'il avait fermé les yeux, convaincu que le diable qui prouvait courir les champs au milieu de la nuit en pareil équipage.

Une heure après, le bruit avait recommencé, et le même train fantastique avait passé au-dessous de lui, mais en sens inverse.

Le première fête, Pasmans, et tentéfois

Théâtres, Concerts, Bals.

Théâtre de l'Opéra.

JEUDI, 10 Mars,
(Deuxième représentation)

ROMEO ET JULIETTE,

Grand opéra en 5 actes, de Gounod.

Les portes s'ouvriront à 8 heures et demie et le spectacle commencera à 7 heures.
Le contrôle est ouvert tous les jours, de 9 heures du matin à 4 heures de l'après-midi.

SAMEDI, 12 Mars,
MATINÉE A MIDI, PRÉCIS,

LA DAME BLANCHE,

Opéra-comique en 3 actes, de Boïeldieu.

Les portes seront ouvertes pour la Matinée à ONZE HEURES.

Stores—1f

Académie de Musique,
Rue St-Charles.

La Direction éprouve une grande satisfaction en annonçant l'engagement qu'elle vient de contracter avec

Les Jeune et Jelie Artiste incomparables,

Miss KATE REIGNOLDS,

Qui fera son premier début à la Nlle-Orléans

MARDI SOIR, 9 MARS 1870,

Et sera secondée par une troupe d'artistes dramatiques au grand complet, dans le charmant drame à grand spectacle, intitulé:

Pelgrim
Simpson, Intitué

The Serpent on the Hearth.

Cette pièce sera représentée avec de nouveaux décors et accessoires, et rendue par le personnel complet de la troupe, dans des rôles remarquables:

Marguerite.....Miss Kate Reignolds,

Rôle qu'elle a rempli avec un grand succès dans les Etats Unis.

☞ On peut retenir des stèges à l'avance.

Stores—1f

Museum du Crescent City.

Nos 40 et 42 Rue St-Charles.

QUATRIEME RECOUVERTURE ANNUELLE.

L'ADMINISTRATEUR prend plaisir à annoncer que la saison de 1869-70 vient d'être inaugurée par des nouveautés et des améliorations cette institution dans ces dernières années.

MERVEILLES ÉTONNANTES DU GENRE HUMAIN.

LA GEANTE DU KENTUCKY — L'ENFANT ENORME: LES EXPANTS ALBINOS.—LA VALEUR DE SABRE.—LE REPTILE.

UNE GRANDE MENAGERIE. Une volière de Perroquets magnifiques et rares, le Reptile Serpentin des Indes, le Lion du Bengale, le Homme-Singes et Orang-Outangs, et des curiosités provenant des îles de l'Océanie, de l'Afrique, ainsi qu'une grande collection d'objets et de reliques de l'Ancienne Egypte.

Les portes seront ouvertes de huit heures du matin à dix heures du soir.
Entrée—30 cents: enfants, moitié prix. Stores—1f

AVIS EXTRA.

Théâtre St-Charles.

GRAND BAL DE LA MI-CARÊME.

Salle de la St-Joseph—10 Mars 1870.

LE Directeur a le plaisir d'annoncer au public que les nombreux ajournements de la Mi-Carême étant au lui de Mardi Gras ont consenti à ne charger du bal de la Mi-Carême.

Directeurs
(Les mêmes qu'au bal du Mardi Gras.)
Prix du billet
Stores—1f 3 00

Bal Paré et Masqué,

DONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ASSISTANCE MUTUELLE de la Ville de JEFFERSON, La., à

Au Bénéfice de l'Association,

Le 19 mars, jour de la St. Joseph, dans
UNION HALL,

Encoignure des rues Troisième et Magazine

Comité d'Arrangements:

Paul Estèves, O. M. Redon,
J. M. Rey, Ch. Gaudin,
Ch. Ducrest.

Commissaires:

Gme Mayle, Fr. Ledesma,
Fr. Arlegui, O. M. Redon,
L. Arlegui, Jos. Gaudin,
Silvain Verges, Pre Gendre,
Ch. Ducrest, Ant. Gaudin,
Léon Redon, Louis Gaudin,
Jos. Gaudin, Jean Mouliot,
Jean Mouliot, Jean Barbonne,
L. Justrabe, Louis Vignes,
Jean Lapeyre, Jean Lapeyre,
Jean Lapeyre, Emile Dubrel.

Comité d'Invitation:

Gme Mayle, Pierre Gendre,
Fr. Arlegui, Sylvain Verges,
Bl Casères, J. M. Rey,
Ch. Ducrest, Louis Gaudin,
Jean Mouliot, Jn Chabbonne.

Les pourra se prendre des cartes et des billets d'invitation:
Chez Mme Mayle, en face le Marché rue Marie
Chez M. Ducrest, vacancier Chipoux et Louisiana Avenue,
Chez Jean Carbonne, cabaretier Toledano et Magazine
Mr. Louis Gaudin, cocomier Dumaine et Vieille Levée.
Mr. O. M. Redon, au Marché Magazine.

Les billets d'invitation seront délivrés jusqu'au 15 inclusivement. Stores—9,12,15,17,19

AUX 5,000 COSTUMES!!

Costumes, Masques et Dominos.

Dès décrés à l'Exposition de la Louisiane.

MADAME ALABAU,

91.....RUE CONTI.....91

Entre Bourbon et Dauphine.

SUCCESSEUR DE MADAME DUBAR.

Etablie à la Nouvelle-Orléans depuis plus de 20 ans.

Mme ALABAU offre à ses pratiques et au public, Dominos en satin de toutes couleurs, Costumes en satin de mode et argent, pour mascarades, Masques, Perles, Bijoux riches et arrivant directement de Paris.

Elle invite le public à venir visiter ses magnifiques costumes: il y en a pour tous les goûts.

Prix très bas vu costumes chez

Mme ALABAU,

NE VOUS TROMPEZ PAS DE MAGASIN.

20 janv—20m

Pianos, Pianos,
et
Instruments de Musique.

CHARPAUX & LOUBERE,

46.....RUE ROYALE.....46

IMPORTATEURS de Pianos des plus célèbres manufactures de France et des Etats-Unis, tels que:

PAIVRE, JELMINI, BORD,

avec leur système en fer, perfectionné et indépendant des barres d'acier, Pleyel, Wolff et Cie,
PLEYEL, ERARD, HERZ, CLEMENTI, CAMBRELENG et VAUPEL, etc., etc.

Grand assortiment de pianos droits, d'aile d'opéras détachés, de musique pour danse, de musique de chambre, de musique de salon, de mélodies, etc., etc.

Leur stock déjà complet vient d'être récemment augmenté d'un grand choix de bouvrettes et de musique pour danse, de romances et de musique de salon, de mélodies, etc., etc.

Ces instruments, d'une qualité supérieure, ont été choisis par un facteur habile, pour la ville de la Louisiane.

Le tout offert à des prix exceptionnellement réduits.
20 mars—1an—m

Entrepôt de Tapis.

E. C. PALMER & Co.,

Aux Nos 93, 95 et 97 de la rue de Camp,
ENTRE EN GROS ET EN DETAIL.

NOUS étrons l'ouverture, dans le courant de cette saison, d'un vaste et complet assortiment de nouveaux articles reçus directement de Liverpool, par les vapeurs de la Ligne Royale et des nombreuses manufactures étrangères sont importées par nous, pour la vente exclusive, en grand et en détail, dans les principaux pharmaciens. Il y a quelque chose de nouveau, de plus, de mieux, de plus, de plus, de plus